

LE  
**CONVALESCENT**  
DE QUALITÉ,  
OU  
L'ARISTOCRATE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS.

---

Par P. F. N. FABRÉ D'ÉGLANTINE.

---

REPRÉSENTÉE, pour la première fois au Théâtre  
Français, dit la Comédie Italienne,  
le 28 Janvier 1791.



BIBL. - CASANATENSE

150,359

A AVIGNON,

Chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire,  
Place St-Didier.

---

1791.

## PERSONNAGES.

---

LE MARQUIS D'APREMIÈRE, Aristocrate.

MATHILDE, fille du Mqs. Chanoinesse.

UN MÉDECIN.

RICHARD, Intendant du Marquis.

GAUTIER, Propriétaire Campagnard.

GAUTIER fils, Commandant du Bataillon  
de la garde Nationale Parisienne.

UN SECRÉTAIRE du marquis.

BERTRAND, Créancier du Marquis.

UN HUISSIER.

UN LAQUAIS, parlant.

LAQUAIS, du Marquis.

---

*La Scène est à Paris, dans l'Hôtel  
du Marquis.*

LE  
CONVALESCENT  
DE QUALITÉ.  
OU  
L'ARISTOCRATE.

---

*Sic oculos , sic ille manus , sic ora ferebat.*

---

*Virg. Æn. lib. III.*

---

Il voyoit , agissoit , parloit de cette sorte.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.  
LE MEDECIN RICHARD.

LE MÉDECIN.

QUE m'apprenez-vous là , Monsieur Richard ? cet homme  
Veut donc mourir ?

RICHARD.

Monsieur , je veux que l'on m'assomme

\* Si je n'ai mis en jeu l'adresse & la raison  
Pour qu'il gardât la chambre ou du moins la maison ;  
Rien ne me réussit ; il veut sortir vous dis-je.

LE MÉDECIN

C'est un homme perdu. Vraiment cela m'afflige.  
Je suis son Médecin ; j'ai le droit de blâmer ,  
Cette imprudence là : vouloir se gendарmer  
Contre mes bons avis & franchir sa clôture !  
Il se fait plus de tort qu'il ne croit , je vous jure ;  
Il falloit faire en sorte . . . .

RICHARD.

Eh ! que n'ai-je pas fait ,

- » Vous perdez le bon sens & l'esprit tout-fait ,
- » Lui disois-je » monsieur ; Ecoutez-moi de grace ,
- » Attendez seulement que cet hyver se passe.
- » Quoi ! monsieur le Marquis , ne vous souvient-il plus
- » Combien pendant deux ans par la goutte perclus
- » Vous fûtes en danger ? un mouvement de bille
- » Rendoit la guérison encor plus difficile.
- » Si votre Médecin jugea très-à-propos
- » D'établir en votre ame un absolu repos.
- » Si pour effectuer ce repos nécessaire ,
- » Il vous recommanda de vivre solitaire ,
- » De rester enfermé dans votre appartement ,
- » De n'y communiquer qu'avec moi seulement

4 LE CONVALESCENT DE QUALITÉ ;

» Et qu'avec lui... »

LE MÉDECIN.

Sans doute.

RICHARD.

» Enfin si la prudence

- » M'ordonna de vieillir avec persévérance
- » Autour de vous , afin d'en chasser avec soin
- » Toute occupation & pour vous tenir loin
- » De tout ce qui pourroit se passer dans le monde :
- » C'est qu'il connoît fort bien votre humeur furibonde.
- » C'est qu'il craint.... »

LE MÉDECIN.

Mais vraiment c'est pour cette raison

Que je l'ai retenu hors de cette maison  
Depuis deux ans passés ; que dans cette Campagne ,  
Qu'il a dans les forêts , au pied d'une montagne ,  
Je l'ai fait demeurer depuis ce même temps ,  
Pour qu'il y fût en paix & loin des mecontents ,  
Qui n'auroient pas manqué de lui brûler la balle ,  
Et le voilà morbleu ! de retour à la vieille !  
A Paris ! depuis quand ?

RICHARD.

Depuis hier.

LE MÉDECIN.

Ma foi

Dans huit jours il est mort.

RICHARD.

Comme vous je le croi.

LE MÉDECIN.

Des affaires du tems connoît-il quelque chose ?

RICHARD.

Pas le mot. Lui parler de la métamorphose ,  
Qui vient de s'opérer depuis quinze ou vingt mois ,  
C'eut été lui plonger vingt poignards à la fois  
Dans le plus vif du cœur.

LE MÉDECIN.

Il est Aristocrate ?

RICHARD.

De Pere en fils.

LE MÉDECIN.

Jugez de cette disparate ,

Si par ce qui m'arrive il faut juger de lui !  
Monsieur Richard , le bien qui s'opere aujourd'hui ,  
Me donne un air vermeil , ma foi , qui fait envie ;  
Je ne me suis jamais mieux porté de ma vie ,  
Je suis bon Citoyen au moins : la Liberté  
Est un régime doux & sûr pour la santé ;  
La révolution nuit à la médecine ;  
Il n'importe ; mais lui , le Marquis d'Apremine ;  
Haut-&-puissant-Seigneur , Despote habitué

Au jeu ; que ses pareils ont si long-tems joué ;  
Que va-t-il devenir ? il en perdra la tête.

RICHARD.

Par son début déjà je prévois la tempête.  
Furieux de se voir contrarier si fort  
Sur le projet qu'il a de s'échapper ; d'abord  
Il a chassé ses gens c'est une chose faite.  
Hier il m'ordonna de faire maison nette :  
Et depuis ce matin tout est nouveau céans ;  
Secrétaire , Cocher , Laquais petits & grands ;  
Moi seul enfin de tous je reste à son service.  
Voici le pis , il vient d'ordonner à son Suisse ,  
Estafier qui n'entend ni rime ni raison ,  
D'ouvrir à tout venant sa porte & sa maison.

LE MÉDECIN.

Ma foi ! tant mieux.

RICHARD.

Comment.

LE MÉDECIN.

Oui , tant mieux , je vous jure.

Puisqu'il veut après tout en courir l'aventure ,  
J'aime mieux qu'en un jour & sans précaution ,  
Il apprenne en entier la révolution.  
Recevant coup-sur-coup. les traits qui le menacent ,  
L'effet en fera prompt ; les grandes douleurs passent.  
Au lieu que pas-à-pas en son propre intérêt ,  
S'il éprouvoit , du tems , l'ascendant indiscret ,  
Ce détail ajoutant sa colere à sa peine ,  
Il seroit dans la tombe au bout de la semaine.  
Qu'il en fasse à sa tête au reste , il est perdu ;  
Je le vois ; mais au moins j'ai fait ce que j'ai dû.  
Je ne veux pas le voir maintenant ; dans une heure  
Je reviendrai , d'ailleurs vos savez ma demeure.

( *il sort.* )

## SCENE II.

RICHARD , *seul*

**H**UM ! hum ! je ne suis point de même avec que lui ;  
Mon embarras n'est pas médiocre aujourd'hui :  
Autant qu'il se pourra , je veux cacher encore  
A Monsieur le Marquis les chosses qu'il ignore ,  
Et je risquerois trop à lui parler sans fard.  
Je sens bien cependant qu'il faudra tôt ou tard....

LE MARQUIS *en dedans.*

Hé !!!....

RICHARD.

Ma foi le voici qui querelle & qui gronde.

## SCENE III.

LE MARQUIS *en robe de chambre & en bonnet de nuit* ,  
RICHARD.

LE MARQUIS.

HÉ ! sonnez, Mons Richard, appelez tout mon monde ;  
Je prétends voir mes gens.

RICHARD.

Monsieur, je dois

LE MARQUIS.

Sonnez.

Qu'est-ce à dire, Faquin, comment vous raisonnez ?

RICHARD.

Non, Monsieur le Marquis, mais souffrez que je dise.  
L'avis du Médecin : il redoute la crise ...

LE MARQUIS.

Je ne redoute rien & je prétends sortir.  
Je m'ennuie après tout.

RICHARD.

De quoi ? de consentir

Aux soins que nous prenons de votre santé chère ?  
Attendez quelques jours encor, Monsieur, j'espère  
Que votre guérison pourra sans me flatter ....

LE MARQUIS.

Mon corps n'a qu'à guérir, je veux bien me porter.

RICHARD.

Sans contredit.

LE MARQUIS.

Sonnez. Et voyons si ma fuite

A la tournure enfin, que je vous ai prescrite.

RICHARD *avec un peu de dépit & comme contraint, se  
retourne vers l'anti-chambre & crie.*

Hé ! les gens de Monsieur, entrez & rangez vous.

## SCENE IV.

LE MARQUIS, RICHARD, LAQUAIS *dans le fond.*  
LE MARQUIS *regardant avec sa toupe Les Laquais sans livrée,  
& vêtus de différentes couleurs.*

QUOI ! ce sont là mes gens ?

RICHARD.

Monsieur, les voilà tous.

LE MARQUIS.

Et d'où vient, s'il vous plaît, qu'ils n'ont pas ma livrée ?

RICHARD *embarrassé.*

Monsieur .... C'est que ....

LE MARQUIS, *la voix haute, aigre & tranchante,  
comme dans presque tout le rôle.*

Comment ?

UN LAQUAIS *hardiment & d'une voix de fausset.*  
La Loi l'a déchiré.

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

RICHARD.

Il veut dire , en termes singuliers  
Que leurs habits étoient pour aller aux pilliers ,  
Qu'ils étoient vieux , usés....

LE MARQUIS.

Mons Richard , je vous charge  
D'en avoir de nouveaux ; que le galon soit large.

( *Les Laquais se mettent à rire entr'eux.* )

RICHARD , *ferement aux Laquais.*

Soyez , devant Monsieur , respectueux , soumis ;

LE MARQUIS.

Humbles , silencieux.

RICHARD.

Ils me l'ont tous promis.

LE MARQUIS , *les regardant encore.*

Ils ont un certain air d'assurance , qui choque.  
J'entends que mon aspect , lui seul , les interloque ,  
Entendez-vous ?

RICHARD.

Croyez , lorsqu'ils seront au fait...

LE MARQUIS.

Derriere mon carrosse un air très-satisfait.

RICHARD *donnant dans son sens.*

Le front émerveillé de leur bonne fortune ?

LE MARQUIS.

Oui , fiers d'être échappés à la foule commune ;  
Sur-tout l'œil arrogant qui regarde en pitié ,  
Là ces petites gens qui vont toujours à pié.  
Ces avis sont de poids.

RICHARD.

Oh ! vraiment ils n'ont garde.

LE MARQUIS.

Que portent-ils là tous ? quelle est cette cocarde ?  
Comment ! ce ne sont point je pense mes couleurs ?

RICHARD *embarrassé.*

Monsieur ... c'est une mode

LE MARQUIS.

A Paris.

Le même LAQUAIS *de même ton.*

Même ailleurs.

RICHARD *aux Laquais.*

Allons , sortez. ( *Il sortent.* )

S C E N E V.  
LE MARQUIS, RICHARD.  
LE MARQUIS.

**R**ICHARD I au moins faites enforte  
Qu'en grand nombre toujours ils soient à ma grand'porte.

RICHARD.

Malpeste ! on en impose ainsi.

LE MARQUIS, *charme d'être diviné.* Sans contredit.  
Ah ! vous me comprenez , vous avez de l'esprit.

(*Richard salué.*)

Je veux partir demain pour aller à ma terre.  
d'Anjou.

RICHARD.

Permettez-moi , sans vous déplaire ,  
De vous en empêcher , l'air est trop vif pour vous.

LE MARQUIS.

Eh ! bien , il changera.

RICHARD.

Quand il deviendrait doux ;  
Vous ne pouvez partir ; l'objet de ce voyage ,  
Est d'aller promptement jouir de votre ouvrage ?  
Vous voulez voir le parc & le jardin anglais  
Que vous avez , monsieur , commandés à grand frais ?

LE MARQUIS.

Précisément. ainsi préparez ma voiture.

RICHARD.

Ces jardins ne sont pas en état, je vous jure.  
Pour aborder au parc , fera-t-on pour demain  
Une lieue à-peu-près de votre grand chemin ?  
Il n'est pas fait.

LE MARQUIS.

D'où vient ?

RICHARD.

Il faudroit par journée.

Quatre cents ouvriers , pour qu'au bout de l'année  
Ce chemin fût fini. Ces gens coûtent fort cher.

LE MARQUIS.

Vous me bercez toujours de vos contes en l'air.  
Il falloit m'avertir d'un objet aussi mince.  
A mon petit parent d'Intendant de Province ,  
Pourquoi ne pas écrire , afin qu'à ce chemin  
Mille hommes , pas corvée , aillent mettre la main ?  
Il n'en coûterait rien & la chose irait vite.

RICHARD.

On ne peut rien de mieux qu'une telle conduite :  
Mais comment , sur ce point , me serois-je intrigué ?...

LE MARQUIS.

C'est

COMÉDIE,

9

C'est moins que rien , un mot à son subdélégué.

RICHARD, *hésitant.*

Il faut encor , Monsieur , que je vous avertisse  
D'un fait....

LE MARQUIS.

Dépêchez donc , vous faites mon supplice.

RICHARD.

C'est de votre jardin anglois dont il s'agit ,  
L'ouvrage est resté là , c'est ce que l'on m'écrit.  
On a , dans votre plan , compris la chenivière  
D'une certaine veuve , *Andrienne Merciere* ,  
Elle fait un procès aujourd'hui , pour prouver  
Que de son bien , Monsieur , on ne peut la priver ,

LE MARQUIS, *ricannant.*

Son bien ? à la bonne heure ! & puisqu'elle résiste ,  
On plaidera. Voyez , voyez mon féodiste :  
Nous partageons ? dès lors que ce sol me convient ,  
C'est à lui de prouver que ce sol m'appartient.  
Il est fort habile homme & j'en fais son affaire.  
En attendant toujours prenez la chenivière :  
Elle importe beaucoup !...

RICHARD, *avec importance.*

C'est pour bâtir dessus

L'hermitage , & je crois le temple de Vénus.

LE MARQUIS.

Bien ! .... allez.

( *Richard sort.* )

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, GAUTIER pere , *son vêtement  
recouvert d'une large redingotte boutonnée.*

GAUTIER.

**L**E bon jour à Monsieur d'Apremine !

Comment va la santé ! Je juge à votre mine  
Que vous ne mourrez pas encor de celle-ci :  
Tant mieux ! vivez long-tems ! je le désire ainsi.  
La goutte est un fier mal , si j'en crois l'apparence.  
Quant à moi jusqu'ici , l'utile tempérance ,  
Un exercice égal un travail bien réglé ,  
Ont tenu ce fléau de mon toit exilé.  
Quoi qu'il en soit , je viens pour vous parler d'affaire.  
Asseyons-nous , Monsieur. ( *Il prend une chaise & la traite.* )

LE MARQUIS, *d'une hauteur pincée.*

Il n'est pas nécessaire.

GAUTIER.

Je viens de mon domaine à pied , vous jugez bien  
Qu'il est fort nécessaire , en tout cet entretien ,  
Que je m'assye un peu : même aisance sans doute

B

10 LE CONVALESCENT DE QUALITE ;  
Vous arrangera fort , car vous avez la goutte.

LE MARQUIS , *de même.*  
La goutte ne fait rien , mais les égards beaucoup.

GAUTIER.  
Les égards ne sont rien où le besoin est tout :  
Et quand je suis bien las j'ai besoin d'une chaise.  
( *Il fait mine de s'asseoir en assurant son siège.* )

LE MARQUIS ; *du même ton & un peu plus méprisant.*  
Si je reste debout ? Cependant

GAUTIER. *assis.*  
A votre aise.  
Oh ! je ne prétends pas vous gêner , entre nous ,  
Vous êtes bien le maître & vous êtes chez vous. ( *Il s'assied* )  
Or donc pour en venir à ce que je veux dire ....  
LE MARQUIS , *stupéfait , après s'être agité , s'approchant*  
*& du même air.*

A qui parlai-je ?

GAUTIER. *assis.*  
A qui ? je vais vous en instruire.  
Je me nomme François-Henri-Louis Gautier ,  
Citoyen , exerçant l'estimable métier  
De faire prospérer trois mille arpens de terre ,  
Dont sans devoir un sou je suis propriétaire.  
Lequel bien au-surplus en toute bonne foi ,  
Accru de père en fils est venu jusqu'à moi ,  
Depuis quatre cents ans on remonte l'époque  
De Nicolas Gautier qui bâtit ma bicoque :  
Elle est un peu plus belle , en ce moment qu'alors ;  
Mais j'y reste toujours mes ayeux y sont mort ,  
Et je veux , vu le train des choses qui se passent ,  
Que dans mille ans d'ici les Gautiers y trépassent.  
En quatre mots , voilà qui j'étois , qui je suis ;  
Ma qualité , mon bien , & ma vie & ses fruits.

LE MARQUIS , *en fausset & d'un ton protecteur.*  
Eh bien ! que me veux-tu Gautier ?

GAUTIER , *riant & se levant.*  
A ce langage.

Je vous vois mon ami. Bon !

LE MARQUIS , *d'un air fier & brusque.*  
Point de badinage.

Gautier , Monsieur Gautier vous oubliez je voi  
Le respect que l'on doit à des gens tels que moi.

GAUTIER.  
Je manque de respect ?

LE MARQUIS , *sechement.*

Oui beaucoup !

GAUTIER.

L'apparence  
Puisque je viens pour faire avec vous alliance ,  
Demander pour mon fils , fils unique Mathieu .

Votre fille cadette en mariage....

LE MARQUIS.

O Dieu!

GAUTIER.

Comment donc ?

LE MARQUIS, *s'agitant.*

Qu'elle horreur !

GAUTIER.

Et que voulez-vous dire.

LE MARQUIS.

Sors de chez moi, Faquin,

GAUTIER.

Allons vous voulez rire.

LE MARQUIS, *vers l'antichambre.*

Holà ! mes gens, à moi ! mes gens, mes gens, Holà !

( *Les Laquais entrent.* )

Qu'on me chasse cet homme. ( *Ils hésitent, il les pousse.* )

Allez vite.

GAUTIER, *se retranchant & se campant sur son bâton en enfonçant son chapeau.*

Alte-là,

Voyons qui d'entre vous aura cette insolence ?

( *Il ouvre sa redingotte & montre à découvert son habit national.* )

Regardez cet habit. ( *Le Laquais s'enfuit.* )

LE MARQUIS.

Mais ils sont fous, je pense.

Rentrez poltrons, rentrez.

GAUTIER, *affirmativement au Marquis.*

Il ne rentreront pas,

Et je vous en réponds. De pareils attentats

Sont indignes, Monsieur, d'un brave & galant-homme.

De quel droit pouvez-vous, si ?...

LE MARQUIS, *criant & s'agitant.*

Je suis Gentilhomme.

GAUTIER.

Eh ! qu'importe ?

LE MARQUIS.

Marquis ! homme de qualité !

GAUTIER.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Il faut être bien effronté....

GAUTIER.

En quoi donc ? de venir demander votre fille ?

Eh bien ! quand ont rejette une honnête famille,

Un honnête refus suffit, Monsieur, je croi

Qu'il n'est que les coquins qu'on chasse de chez soi.

Au reste j'oublierai cette insulte insensée ;

Mon fils m'est cher, lui seul occupe ma pensée ;

Il aime votre fille, il en est estimé....

B 2

12 LE CONVALESCENT DE QUALITÉ,  
LE MARQUIS.

Lui ?

GAUTIER.

Je puis dire plus, c'est qu'il en est aimé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas, ma fille est Demoiselle :  
Aimer un roturier !

GAUTIER.

L'amour seroit nouvelle

En effet Au surplus j'approuve cet amour,  
Je n'y renonce pas, voyez à votre tour.  
Comme je ne fais rien qui ne soit légitime,  
Agir ouvertement fut toujours ma maxime. (*d'un ton décidé.*)  
Je vous en prévien donc; j'idolâtre mon fils.  
Tous les moyens, Monsieur, qui me seront permis  
Non pas par vos erreurs, ni par votre noblesse,  
Mais par les loix de France & ma délicatesse,  
Pour faire un mariage heureux & désiré,  
J'en saurai faire usage & je les employerai. (*Il sort.*)

---

---

SCENE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

**P**AR exemple, voilà le comble de l'audace !...  
M'insulter ?... me manquer ?... que faut-il que je fasse ?...  
Fort bien !... L'autorité : sans doute. Tu vas voir  
Comment on fait rentrer un Drole en son devoir.

*{ Il prend la sonnette qui est sur la table en forme de*

*Bureau à sa gauche, il sonne, un Laquais vient.*

Mon Secrétaire... il dit, il prétend que ma fille...  
Nous verrons; car ceci n'est point une vétille.  
C'est un projet affreux... à reculer d'horreur,  
Qu'il faut punir soudain. (*Il sonne.*)

---

---

SCENE VIII.

LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

**Q**UE vous plaît-il, Monsieur,  
LE MARQUIS.

Richard, mon Intendant. (*Le Laquais sort.*)

---

---

SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

**S**i de cette bassesse  
Je la trouvois... si donc !... oh !... une chanoinesse.

## SCÈNE X.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

**R**ICHARD ! allez chercher ma fille en son Couvent.

RICHARD.

Laquelle ?

LE MARQUIS.

La Cadette, allez, &amp; dans l'instant

Qu'on me l'amène ici. (*L'Intendant sort & le Secrétaire entre.*)

## SCÈNE XI.

LE SECRÉTAIRE, LE MARQUIS.

LE SECRÉTAIRE.

**J**E suis le Secrétaire

De monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous m'êtes nécessaire.

Vîte mettez-vous là.

(*Le Secrétaire s'assied au Bureau pour écrire.*)

Fort bien, petit papier,

Point de marge, à la ligne... hum ! le nommé Gautier,  
(*Il dit, & le Secrétaire répète le dernier mot de chaque phrase.*)

» Le nommé Gautier, homme de campagne, vient

» Monsieur... (*Il s'interrompt.*)

Hé ! que faites-vous donc ? la bévue est infigne ;

Ne mettez, le Monsieur, qu'à la seconde ligne. (*Il reprend.*)

» Le nommé Gautier, homme de campagne, vient, Mon-

» sieur, de me manquer d'une manière outrageante-outrageante.

» C'est chez moi, &amp; en face de moi qu'il s'est permis les excès

» les plus criminels — *criminels.* — Le fils de cet homme a

» poussé la démençe jusqu'à parler d'amour à Madame la Cha-

» noïesse ma fille — *ma fille* — Je vous prie de m'envoyer

» sans retard une Lettre-de-cachet... »

LE SECRÉTAIRE, avec étonnement.

Que faites-vous, Monsieur, daignez considérer.

LE MARQUIS, avec dedain.

Que ce n'est pas à vous, Monsieur, à m'éclairer.

LE SECRÉTAIRE.

Sur ce point cependant oserai-je vous dire...

LE MARQUIS, impérieusement.

Rien, monsieur, rien du tout ; vous ne devez qu'écrire,  
*il continue*

» une Lettre-de-cachet, pour faire mettre en lieu sûr, ces

» deux hommes-là. J'attends ce service de votre extrême

» bonté — *EXTREME BONTÉ!*.... — Vous savez avec  
 » quel attachement, ... je suis... Monsieur, votre.. très-  
 humble.... & très-obéissant... serviteur...

( *Le Marquis signe.* )

LE S E C R É T A I R E.

Monsieur,

LE MARQUIS, *le dédaignant.*

Pliez la Lettre, & mettez là-dessus.

» A monsieur le Lieutenant-général de Police....

LE S E C R É T A I R E, *impatienté.*

Je vous le disois bien, vos soins sont superflus,

Je commence à rougir de me voir si docile.

Les Lettres-de-cachet sont, monsieur, du vieux stile ;

Vous n'en obtiendrez pas.

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Laiçons les entretiens.

C'est la trente-septième en un mot que j'obtiens.

Et pour moins que cela. Vous devez donc comprendre...

LE S E C R É T A I R E.

Que vous n'en aurez point, Monsieur, daignez m'entendre ;

Et quand au Lieutenant à qui vous écrivez,

Vous me suprenez fort.

LE MARQUIS.

Mon ami, vous rêvez ;

Et d'où venez-vous donc ? de l'Angleterre ? j'aime

Votre moralité.

LE S E C R É T A I R E, *avec humeur & se levant.*

D'où venez-vous, vous-même,

Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS, *avec auteur.*

Quoi ! qu'est-ce à dire ? Comment !

Vous me manquez.

LE S E C R É T A I R E, *avec une dignité flegmatique.*

Manquer !... non, Monsieur, nullement.

Mais lorsqu'un bon Français, soit foiblesse on méprise,

A le malheur d'écrire une telle sottise :

Tout inutile, enfin, que soit un tel papier,

C'est un crime. ( *Il déchire la Lettre & la jette sur la table.* )

Et voilà comme il doit l'expier.

( *il sort.* )

## S C E N E X I I.

LE MARQUIS, *seul.*

**I**NSOLENT ! Malheureux.... hors de chez moi ! je jure

De gliser au ministre un mot de cette injure.

Tu verras leur colere, & que sur ce sujet

Ils ne plaisantent pas, ... si ce n'est en secret....

C'est de Londres qu'on tient ces coupables fadaïses ;

Vous verrez qu'il en vient, ou des îles anglaises.  
 On devoit ruiner ces malheureux pays,  
 Où la canaille a droit de dire son avis.  
 Il n'est rien, si les Rois vouloient un jour s'entendre  
 Qu'à tout le genre humain-ils ne pussent défendre :  
 Que nous serions heureux, nous alors ! en effet  
 Rien ne seroit plus juste, & plus sage, & mieux fait  
 Que d'asservir la terre & sur-tout la française,  
 Pour nos menus plaisirs, & nous mettre à notre aise.  
 ( Comme il va pour sortir il trouve l'interlocuteur suivant sur ses pas. )

## SCENE XIII.

LE MARQUIS, BERTRAND.

BERTRAND, *homme brusque, sans insolence, mais sans politesse.*

**A**H ! Monsieur le Marquis, je vous trouve à la fin ;  
 Après un si long-tems vous vous montrez enfin !  
 Est-ce assez, dites-moi, faire attendre un pauvre homme  
 A qui vous retenez une aussi forte somme ?  
 Si je m'étois douté de cela, non, morbleu !  
 Je n'aurois pas acquis & joué si gros jeu.  
 Comment, moi Créancier pour vous rendre service...

LE MARQUIS.

Appaisez-vous, Bertrand.

BERTRAND.

Oh ! de cette malice

Je suis dupe une fois ? mais vienne qui voudra,  
 Je répons désormais....

LE MARQUIS.

Allons, il se taira.

BERTRAND.

C'est une conscience. *(se frappant la tête.)* Insensé ! Misérable !  
 Quand donc seras-tu las d'être si serviable !  
 A l'Hôpital, Benêt !

LE MARQUIS.

Paix ! paix ! entendons-nous.

BERTRAND.

Me voilà ruiné.

LE MARQUIS.

Bertrand, asseyez-vous.

BERTRAND.

Je ne veux pas m'asseoir ; toutes ces politesses  
 Ne font pas mon affaire. Il me faut des espèces.

LE MARQUIS.

Savez-vous, mon ami, que vous êtes chez moi,  
 Et que vous me manquez ?

BERTRAND.

Je vous manque ? ma foi !  
 Je vous suis obligé, Dites-moi, je vous prie,  
 Quand vous vîntes chez nous, que j'eus la dupérie  
 D'épouser, en un bloc, trente-sept Créanciers,  
 Qui tous faisoient arrêr aux mains de vos fermiers ;  
 Qu'en vous en délivrant, en un jour, sur mes livres,  
 Je vous couchai, Monsieur, pour deux cent mille livres ;  
 Je ne vous manquai point ? voilà le grand merci !  
 Mais au fait, je verrai la fin de tout ceci.  
 Je veux être payé.

LE MARQUIS.

Vous le serez sans doute  
 Je fais bien à-peu-près, tout ce que je vous coute.  
 Mais vous savez aussi, malgré ce grand courroux,  
 Quel fut l'arrangement, alors pris entre nous ?

BERTRAND.

Chançons ! que tout cela.

LE MARQUIS.

Mais vous perdez la tête.  
 Mais Bertrand autrefois vous étiez doux, honnête.

BERTRAND.

J'étois comme j'étois ; il a passé vraiment  
 Bien de l'eau sous le pont depuis l'arrangement.

LE MARQUIS.

Non, non, rien n'est changé ; je suis toujours le même.  
 Mon amitié pour vous est je puis dire extrême,  
 Et je tiendrai parole. Arrangeons nous, voyons.  
 Voici donc, ce me semble, à quoi nous en étions.  
 Vous avez trois enfans, deux garçons, une fille,  
 Un neveu...

BERTRAND.

Brrd ! oh ! bien, s'il faut que ma famille  
 Attende...

LE MARQUIS.

Paix, Bertrand, & laissez-moi parler,

BERTRAND.

Eh ! non, déjà je vois où vous voulez aller.

LE MARQUIS, *avec impatience & hauteur.*  
 Laissez-moi donc finir, est-ce ainsi qu'on abuse ?...

BERTRAND.

Mon Dieu ! je le veux bien si cela vous amuse ;  
 Mais vous prêchez un sourd.

LE MARQUIS.

Point du tout, vous verrez.  
 N'étions-nous pas d'accord, & vous en conviendrez,  
 Qu'à l'aîné de vos fils, par le crédit immense  
 Des trois nouveaux parents que j'ai dans la Finance,  
 Je ferois obtenir une direction  
 Des fermes en Champagne, avec condition

Que

Que le poste vaudroit six mille écus rente ,  
 Sans le tour du bâton ! l'affaire est excellente !  
 Voilà l'aîné placé. Quant à votre cadet ,  
 Que j'ai vu si joli sous le petit collet ,  
 Nous sommes convenus , que ma sœur la Baronne ,  
 Dont le crédit peut tout sur certaine personne ,  
 Le nommeroit bientôt , vu le soin que je prends ,  
 Au prieuré d'Evron qui vaut six mille francs.  
 Votre fille , qui doit , comme je le présume ,  
 Epouser l'an prochain , certain homme de plume ,  
 Doit lui porter en dot deux mille écus aussi  
 De rente sur la Caisse établie à poissy.  
 Il nous reste un neveu , qui , sur la Loterie ,  
 Doit obtenir un bon , lequel , je le parie ,  
 Lui vaudra tous les ans mille écus pour le moins.  
 Et vous qui ne pouvez avoir perdu vos soins ,  
 Je vous ferai toucher , malgré votre fortune ,  
 Cent louis chaque été sur le clair de la Lune.

BERTRAND

Cent louis chaque été ?

LE MARQUIS.

C'est quand il me plaira ;

Calculez maintenant ce qui vous reviendra  
 Des revenus nombreux que ma faveur vous donne ,  
 Et convenez au moins , d'une ame franche & bonne  
 Vos deux cents mille francs payés & rabattus ,  
 Que vous me redeviez encor cent mille écus.

BERTRAND.

Je suis désespéré , car la perte est funeste ,  
 De ne pouvoir , Monsieur , vous rendre votre reste.

LE MARQUIS.

Je vous en fais présent , nous resterons amis.

BERTRAND.

Non pas ; mes intérêts seroient trop compromis.  
 Voilà donc votre compte ?

LE MARQUIS.

Il est clair &amp; solide.

BERTRAND.

Très-solide : or voici le mien qui me décide.  
 A bien juger du temps & de l'air du bureau ,  
 La raison a réduit vos calculs à zéro.  
 Votre direction sur les Fermes au Diable !  
 Les Fermiers maigriront , rien de plus équitable.  
 Vos emplois de Finance , ailleurs , tout comme ici ,  
 Je n'en donnerois pas douze sols , Dieu merci !  
 Et quant au Prieuré , pour de tels Bénéfices ,  
 Mon fils n'a pas le tems de dire des Offices ;  
 Et bref , à la tonsure il a fait ses adieux ;  
 Il est brave soldat , & cela lui va mieux.  
 Ainsi tout calculé , daignez prendre la peine

8 LE CONVALESCENT DE QUALITÉ ;

De répondre en argent au dessein qui m'amène.  
Mes deux cent mille francs ; je les veux , ou sinon  
Vos biens seront saisis , ou j'y perdrai mon nom.

LE MARQUIS.

C'en est trop à la fin , mon ame complaisante  
A bien voulu souffrir cette humeur imprudente. . .

BERTRAND.

Quand on ne payra pas les dettes que l'on fait ,  
Il en faudra souffrir bien d'autres , s'il vous plaît.

LE MARQUIS , *menaçant.*

Sais-tu bien que qui veut se jouer à ses Maîtres ,  
Court risque de sauter enfin par les fenêtres ?

BERTRAND.

Mes Maîtres ? est-ce vous.

LE MARQUIS.

Oui , nous te l'apprendrons.

BERTRAND.

Ah ! ah ! saisi demain.

LE MARQUIS

Ah ! saisi , nous verrons.

Je voudrais bien savoir quel huissier assez bête ,  
Assez audacieux , quel Juge mal-honnête  
Quel Procureur enfin assez sot , étourdi  
Feront exécuter le projet que tu di ?  
Mon Gendre est président à Mortier.

BERTRAND.

Je m'en moque

J'ai Sentence , & mes Gens.

LE MARQUIS.

Toi , drôle ! je t'évoque

Au conseil pour la vie.

BERTRAND.

Et moi mieux que cela ,

Sur le Pont Saint Michel (\*), & tirez vous de-là.

LE MARQUIS , *hors de lui.*

Insolent ! fors , faquin. . .

BERTRAND , *outré.*

Si je n'ai pas ma somme ,

Que plutôt . . . & cela s'appelle un gentilhomme.

( *Il sort.* )

---

(\*) Place où l'on vend les meubles par autorité de justice.

---

SCENE XIV.

LE MARQUIS , *seul.*

**A**H ! drôle , par mes Gens , pour châtier ce ton ,  
Je te ferai donner mille coups de bâtons.  
Je suis d'une fureur à tenir ces promesses ;  
Ayez donc des bontés après pour ces espèces !

Je n'y comprends plus rien , le monde est renversé ....  
 L'homme est réellement quelquefois insensé ,  
 En voilà déjà trois , trois à qui je fais grace.  
 Mais d'où cela vient-il ! d'honneur ! ceci me passe.  
 Ai-je été d'un abord trop doux , trop familier !  
 Je le crains : car il faut mâter le roturier ;  
 Permettre tout au plus , l'accès de l'anti-chambre. . .  
 Ah ! je vois , je n'avois que ma robe de chambre  
 Et mon bonnet de nuit. Vraiment ! je n'avois pas  
 Cet aspect imposant qui les range si bas.  
 Il faut les étourdir , c'est la bonne maniere.  
 On en fait ce qu'on veut après : à la premiere.  
 Je ne recevrai plus de pareils avortons ,  
 Sans avoir sur mon corps ma plaque & mes cordons.

## SCÈNE XV.

LE MARQUIS RICHARD.

LE MARQUIS.

**R**ICHARD ! holà : Richard ,

RICHARD.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Arrivez vite.

Eh bien ! vous m'exposez aux cris , à la poursuite  
 De mes vils Créanciers , vous n'avez nul talent.  
 Vous souffrez qu'un faquin , un drôle un insolent  
 Vienne me relancer ! n'avez-vous pas de honte  
 De compromettre ainsi mon rang.

RICHARD.

Monsieur , son compte. . .

LE MARQUIS.

Il devrait mille fois , être payé , faquin ,  
 Si vous n'étiez un sot & peut-être un coquin.

RICHARD.

Daignez considérer . . . .

LE MARQUIS.

Quoi ! depuis deux années ,

Que mes possessions vous sont abandonnées ,  
 Depuis ma maladie enfin vous n'avez su  
 Tirer aucun parti. . . .

RICHARD.

Monsieur , si j'ai perçu

De vos terres. . . .

LE MARQUIS.

Non , non , écartons ces misteres.

Je fais que vous n'avez rien perçu de mes terres ,  
 Ou du moins peu de chose ; à mon emprunt dernier

C 2

20 LE CONVALESCENT DE QUALITÉ ;  
J'en cédaï , j'en conviens , le produit tout entier  
Au prêteur pour six ans. Je parle d'autre chose ,  
Et quand , jusqu'à ce jour , vous n'auriez , je suppose ;  
Touché de mes Brevets que trente mille écus. . .

RICHARD.

Trente mille ? & sur quoi le aurois-je perçus ?

LE MARQUIS , *avec chaleur & humeur.*

Comment ! sur quoi ? sur quoi ? le fat ! le sot ! le cuistre !  
Les trois Gouvernemens , que le dernier Ministre  
M'accorda dans un jour , n'est-ce donc pas assez ?  
N'avez-vous pas loué les glacis , les fossés ?  
Taxé les jeux public ? revendu ma marée ?  
Imposé les marchés ? prêté mes droits d'entrée ?

RICHARD.

Le moyen. . . .

LE MARQUIS.

N'ai-je pas un droit de pot-de-vin ,  
Pour nommer aux emplois de Syndic , d'Echevin ?  
Cinq à six ont vaqué , j'en suis sûr : bon apôtre !  
Combien les avez-vous vendus , l'un portant l'autre ?

RICHARD.

Hélas ! si vous saviez. . . .

LE MARQUIS.

Vous êtes un fripon.

RICHARD.

Si vous ne voulez pas. . . .

LE MARQUIS , *plus agité.*

Parce que je suis bon ;

Monsieur vole , me ronge , oui , c'est une sang-sue.  
Il a tout le profit , moi le mal : je me tue  
A guetter les emplois , à courir les bureaux  
Dès qu'un poste est vaquant je creve mes chevaux ;  
Et je n'en suis pas mieux. Ah ! votre esprit se forge. . .

RICHARD.

Ecoutez seulement. . . .

LE MARQUIS.

Fripon ! vous rendrez gorge ,

Et je vous apprendrai. . . .

RICHARD.

Mais , Monsieur le Marquis. . .

LE MARQUIS , *en s'en allant.*

Vous saurez ce que c'est que des biens mal acquis.

*Fin du premier Acte.*

---

## A C T E I I .

---

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS , RICHARD.

LE MARQUIS.

**E**H bien ! mon Médecin , vient-il ?

Dans la minute.

LE MARQUIS.

Je vais dans un seul mot terminer la dispute ,  
Et je prétends sortir avant la fin du jour.  
Ne vient il pas d'entrer à l'instant dans ma cour,  
Un carrosse ? voyez ;

RICHARD, regardant à la fenêtre.

Madame votre fille ,

La Chanoinesse.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

RICHARD.

Je la vois à la grille.

LE MARQUIS.

Faites - la moi monter. (*Richard sort.*)

## SCENE II.

LE MARQUIS, seul.

**J**E vais être éclairci  
De ce tissu d'horreurs qu'on me débite ici. . . .  
Non , je ne reviens point de l'excès d'insolence  
De ce Gautier, qui vient. . . . D'honneur ! lorsque j'y pense,  
Je ne peux sur ce point redouter un danger.  
Si je n'avois mon rang & mon nom à venger ,  
Je n'en ferois que rire : & mes pareils , je jure ,  
Que je veux réjouir d'une telle aventure ,  
Quand le pere & l'amant seront tous deux coffrés ,  
Vont partir d'un éclat , aux récits préparés  
Des bourgeoises amours dont les Gautiers m'honorent ;  
Mais il n'est pas décent que ces drôles ignorent ,  
Qu'on ne s'adresse point , quand on fait s'estimer ,  
A des gens tels que nous , lorsque l'on veut aimer.

## SCENE III.

LE MARQUIS, MATHILDE.

MATHILDE, accourant.

**M**ON pere ! à vous revoir que ma joie est extrême !

LE MARQUIS.

Eloignez-vous de moi.

MATHILDE.

Moi, mon pere ?

LE MARQUIS.

Vous même.

MATHILDE.

Quoi ! depuis si long-tems absente de vos yeux ,

22 LE CONVALESCENT DE QUALITÉ ;

Je n'ai pas satisfait ce désir précieux ,  
De serrer sur mon cœur un pere que j'adore ;  
Je vous vois & vos bras me repoussent encore !

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas de honte , opprobre de mon sang ;  
D'avillir à ce point l'éclat de votre rang ?

MATHILDE.

De quoi me parlez-vous , vous me glacez de crainte.  
J'ignore le sujet d'une pareille plainte.  
Mon cœur est sans reproche.

LE MARQUIS.

Ecouter , accueillir  
Un homme du néant , n'est-ce pas s'avillir ?  
Comment avez-vous eu la bassesse & l'audace  
De souffrir... qu'il ôsat vous regarder en face ?  
Oublier sa naissance & négliger ses droits !

MATHILDE.

C'est de Monsieur Gautier que vous parlez , je crois ?

LE MARQUIS *furieux.*

Monsieur Gautier !... Monsieur !... Je veux le faire pendre.

MATHILDE.

Mon pere , calmez-vous , je vais tout vous apprendre.  
Mon cœur est pur sans doute , & l'honneur le conduit.  
Un soir , dans mon Couvent , des Brigands , à grand bruit ,  
Viennent le fer en main pour en briser la porte.  
Soudain pour les chasser , il arrive une escorte  
De Citoyens armés , dont les nobles secours  
De nous toutes hélas ! conserverent les jours.  
C'étoit Monsieur Gautier....

LE MARQUIS , *fortement.*

Point de Monsieur.

MATHILDE.

Mon pere ,

LE MARQUIS.

Point de Monsieur , vous dis-je ,

MATHILDE , *avec douceur.*

Eh ! bien ! il faut vous plaire.

Gautier donc commandoit ces hommes généreux.  
A la faveur du trouble & du désordre affreux ,  
Qui remplissoit alors la maison alarmée ,  
Il me vit , & je crois que sans être blâmée ,  
Je puis faire l'aveu que dès le premier jour ,  
Je lus dans ses regards ses vœux & son amour.

LE MARQUIS.

Son amour ! l'insolent !....

MATHILDE.

Je n'oserai poursuivre.

LE MARQUIS

Poursuivez , je le veux... Cet homme étoit donc ivre.

MATHILDE, *souriant.*

De la plus grande Dame, un homme peut enfin  
Être fort amoureux, sans être pris de vin.

LE MARQUIS, *en colere.*

Comment ! vous l'excusez ?

MATHILDE.

Monsieur, si la colere

S'empare ainsi de vous, si j'ai pu vous déplaire  
Par le peu que j'ai dit, il est de mon devoir  
De taire ce qui reste à vous faire savoir.

LE MARQUIS, *de même.*

Comment ! aimeriez-vous ce faquin ?

MATHILDE, *avec fermeté.*

Oui, je l'aime.

Pardonnez cet aveu, je le dois à moi-même.  
Si je dois vous entendre encore l'outrager,  
Je cause cet outrage & dois le partager.

LE MARQUIS, *hors de lui, furieux & irépigant.*

Ouf... Je ne fais comment de cet énorme crime  
Vous n'êtes pas déjà la première victime...  
Je ne me connois plus. (*Il court égaré.*)

MATHILDE

Mon pere ?

LE MARQUIS, *en délire.*

Horreur des Grands.

A moi la Cour !

MATHILDE, *le suivant.*

Mon pere !....

LE MARQUIS, *de même.*

A moi, les Parlements.

MATHILDE.

Ah, Monsieur !...

LE MARQUIS, *de même.*

C'est un rapt.

MATHILDE.

Ecoutez votre fille !...

LE MARQUIS, *en convulsion.*

Des Lettres-de-cachet ! des Exempts ! la Bastille !...  
Je succombe à ma honte. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

MATHILDE.

Ah ! Monsieur, modérez

Ces excès de douleur, vous me désespérez.  
Soumise aux tems, aux Loix, à la raison fidele,  
Je n'ai pas dû m'attendre à me voir criminelle,  
D'éprouver de l'amour, lorsqu'avec ma vertu,  
L'Hymen mettra d'accord mon cœur.

LE MARQUIS.

L'espere-tu ?

Moi souffrir de tels noeuds ! ma fille êtes-vous folle ?

(*Il se leve.*)

14 LE CONVALESCENT DE QUALITÉ ;  
Mathilde d'Apremine ! à quelle indigne école  
Avez-vous donc appris que vous pourriez jamais  
Epouser un Bourgeois , un roturier ?

MATHILDE.

Eh ! mais !...

Vous me suprenez fort ; car....

LE MARQUIS.

Une chanoinesse !

MATHILDE.

Il n'en est plus , mon pere , une Loi très-expressse  
Les réduit à rien , & vous le savez....

LE MARQUIS.

Comment !

MATHILDE.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Bah ! bah ! nouvelle de Couvent !

Je ne m'arrête point à cette folle excuse.

MATHILDE.

Je n'employai jamais le mensonge & la ruse ,  
Et puisque vous savez , sans doute mieux que moi ,  
Quel est , en mon état l'avenir que je voi ,  
Vous dissimulez - vous les chagrins d'une fille ,  
Isolée à jamais & presque sans famille ?  
Vos biens sont obérés , vous avez trop d'enfans ,  
Pour pouvoir me trouver un époux chez les Grands.

LE MARQUIS.

Mais je le fais fort bien ; mais aussi mon envie ,  
Mes ordres absolus , sont que toute la vie  
Vous restiez fille. Ah ! ah ! vous voulez un mari ?

MATHILDE.

Les sentimens d'honneur dont mon cœur s'est nourri.  
Me disent....

LE MARQUIS.

J'entends bien. Vous n'êtes pas un ange.  
Mais on garde son nom.... sa noblesse... on s'arrange.

MATHILDE , avec une noble pudeur.

Je ne vous entends pas , Monsieur , & sans vouloir  
Vous manquer de respect ; ni trahir mon devoir.  
Je vous dévoilerai mon ame toute entière.  
Je suis d'un sang très-noble , il est vrai , la premiere  
Je veux en conserver l'éclat qui m'est échu ,  
En restant vraiment noble à force de vertu.  
Nul bisarre désir n'occupe ma pensée :  
J'ai l'esprit sans fierté , mais l'ame bien placée ;  
Mon cœur est né sensible , & plus j'approfondis  
Ses goûts & ses penchans , & moins , je vous le dis ,  
Moins je me reconnois la force & le courage  
De braver la nature , ou de lui faire outrage.  
L'état infortuné dans lequel , sans détours ,

Mon

Mon pere me condamne à consumer mes jours ,  
 Est un état affreux. Je n'y vois , sans rien feindre ,  
 Que dangers à courir & que vices à craindre ,  
 Que combats éternels , ou honte à supporter ,  
 Rien à se rendre cher , & tout à détester.  
 Un sort bien différent s'offre à mon espérance ,  
 Dans la douce union , Monsieur , qui vous offense ,  
 Quand l'honneur , la raison y rassemblent deux cœurs ,  
 Et qu'on y porte enfin de l'amour & des mœurs.

LE MARQUIS , *impatié.*

Il faut que je...

MATHILDE , *vivement.*

Mon pere , un mot encor de grace.  
 Un homme , à dire vrai , non pas d'illustre race ,  
 Mais du sang le plus pur , vraiment homme de bien ,  
 Jeune , bien fait , aimable & parfait Citoyen ,  
 A su toucher mon cœur ; j'aime & je suis aimée ,  
 Si d'un pareil hymen votre ame est alarmée ,  
 Que ma sécurité soit pour vous le garant  
 Du bonheur de l'épouse & du cœur de l'amant.  
 Je ne profite point du pénible avantage  
 De ces droits bien récents , que je tiens de mon âge ,  
 Pour arracher d'un pere un aveu des plus doux ;  
 J'ai l'espoir consolant d'obtenir tout de vous ;  
 Vous y réfléchirez , mon pere , & votre fille  
 Sera toujours comptée au sein de sa famille. (*Elle sort.*)

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS , *seul.*

J e ne fais où j'en suis Je n'y comprends plus rien...  
 Mais du sang le plus pur !... Un parfait Citoyen !...  
 Quel jargon est-ce-là ?... Sa tête est dérangée :  
 C'est un roman complet. J'avois l'ame affligée  
 D'abord de tout ceci ; mais je dois présumer  
 Que ce n'est qu'une folle à faire renfermer ,  
 Et quelque scélérat à mettre à la bastille ,  
 Pour avoir adoré ma romanesque fille.  
 Ah ! je vous apprendrai , Citoyen doucereux ,  
 Si d'une Chanoinesse on devint amoureux.

## SCÈNE V.

LE MARQUIS , LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN , *gaiement.*

M ES très-humbles devoirs à Monsieur d'Apremine.

LE MARQUIS , *grommelant.*

Bon jour , bon jour , Docteur.

D

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce qui vous chagrine ?

LE MARQUIS.

Des drôles , des faquins , qui semblent aujourd'hui  
S'être donné le mot pour causer mon ennui ,  
Pour me faire enrager ; on me manque.

LE MÉDECIN, *riant.*

Je pense

Que ce n'est pas leur faute , & c'est votre imprudence  
Qui cause tout cela. (*Il rit encore.*)

LE MARQUIS, *surpris.*

Quoi , Docteur , voulez-vous

Me manquer aussi ?

LE MÉDECIN.

Moi ? mon cher Monsieur , tout doux.

Je vous avois prescrit de demeurer tranquille ;  
Vous ne le voulez pas ? hé bien , courez la ville ;  
A force de chagrin , de contradiction ,  
Vous connoîtrez à fond la révolution.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc que cela ?

LE MÉDECIN.

C'est l'effet légitime

Des droits de la nature &amp; de l'excès du crime.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas , expliquez-moi....

LE MÉDECIN.

Je dis,

Car pour rendre à la fois tous vos sens étourdis ,  
Si vous ignorez tout il faut tout vous apprendre.

(*Plus haut.*)

Je dis qu'à la raison il est tems de se rendre.  
Tout l'état est changé , les hommes sont égaux ;  
Il n'est plus de Seigneurs , il n'est plus de vassaux.  
Les Parlemens sont morts , le haut Clergé de même ;  
L'armée a pris parti pour cette Loi suprême ;  
Le Roi d'accord de tout , de nos cœurs s'est saisi ,  
Et c'est un pere enfin que nous avons choisi.

LE MARQUIS, *stupéfait.*

Docteur , avez-vous donc la cervelle troublée ?  
Qui vous a dit cela , s'il vous plaît...

LE MÉDECIN.

L'ASSEMBLÉE

NATIONALE ; ou bien , en des termes égaux ,  
Et si vous l'aimez mieux , les Etat-Généraux.

LE MARQUIS, *reculant d'épouvante.*

Comment ! ils sont sur pied ?

LE MÉDECIN.

Oui , Monsieur , pour la vie ,

C'est-à-dire , à jamais. Si vous avez l'envie

De voir à ce Sénat prononcer un Décret ;  
 Vous n'avez qu'à venir , je vous offre un billet.

LE MARQUIS , *ébahî.*

Un billet

LE MEDECIN.

Oui , sans doute , un bon , que la fortune  
 Me donne , pour vous faire asseoir dans la tribune ;  
 J'en ai deux à propos , un pour vous , un pour moi.  
 Et vous avez raison , sans trop savoir pourquoi ,  
 De rester étonné que pour voir ses affaires ,  
 Il faille au Citoyen de tels préliminaires.  
 C'est un dernier abus , une chicane enfin  
 Qu'enfante un peu d'humeur , mais cela n'est pas fin.  
 Nous aurons un local , quand nous serons plus riches  
 Qui nous garantira de ces petites niches.

LE MARQUIS , *d'étonnement en étonnement.*

Quoi ! me dites-vous vrai ? quoi même sous nos yeux...  
 Savez-vous que ceci devient fort sérieux ,  
 Docteur ?

LE MEDECIN.

Très-sérieux.

LE MARQUIS

Comment ! toute la France  
 S'est conduite , Docteur , avec cette imprudence ?

LE MEDECIN.

Oui , Monsieur , les François sont toujours étourdis ;  
 Et la chose est vraiment comme je vous le dis.

LE MARQUIS.

Mais à ce compte-là , si l'on nous tend ces pièges ,  
 Nous allons , nous Seigneur , perdre nos privilèges.

LE MEDECIN.

Ils sont perdus.

LE MARQUIS.

Alors que nous reste-t-il ? Rien ?

LE MEDECIN.

Les droits sacrés de l'homme & ceux du Citoyen.

LE MARQUIS

Bel avoir que cela ! si rien ne l'accompagne.  
 Savez-vous bien que j'ai six terres en Bretagne ?

LE MEDECIN.

Vous les avez toujours ; mais plus , plus de rançon ,  
 Vous n'y perdez , je crois , Monsieur , que la façon.

LE MARQUIS , *furieux.*

Oh bien ! moi je proteste & j'en trouverai d'autres  
 Qui du droit féodal se rendront le apôtres.

( *Il retrouffe sa robe-de-chambre & se campe d'une manière chevaleresque , en s'agitant dant l'attitude d'un Général d'armée tel qu'on les peint sur les portraits de famille.* )

D'ou vient que tous les Grands ne se font pas armés.  
 Pour soutenir l'honneur des nobles opprimés.

D 2

LE MEDECIN.

Ce n'est point leur honneur que l'on attaque. Au reste  
 Quelques-uns ont tenté cet armement funeste.  
 Ne leur en veuillez pas ; exceptez seulement  
 Le bon sens , la vigueur , l'esprit & le talent ,  
 Ils ont tout employé ; s'ils ont comoté sans l'hôte ,  
 Dit le peuple , croyez que ce n'est par leur faute.

LE MARQUIS , *confondu de surprise.*

Ils se sont armés ! ... quoi ! le peuple , à cet aspect ,  
 N'a pas été tremblant & saisi de respect ?

LE MEDECIN.

Pas du tout. Et voilà d'où vient votre infortune.  
 Les Citoyens rangés dans la classe commune ,  
 Vous les avez toujours crus des sots sans vigueur.  
 Vous avez constamment pris l'orgueil pour du cœur.  
 Ce qui n'étoit point vous , sans nulle différence ,  
 Vous l'avez méprisé , jusques à l'indécence.  
 Selon vous & toujours vous l'avez dit sans fard ,  
 L'artiste étoit un fou , l'écrivain un bavard ;  
 Le laboureur un serf à rester dans l'entrave ;  
 L'artisan , un valet ; le soldat , un esclave ;  
 L'observateur profond & muet devant vous ,  
 Un stupide à berner , un spectateur jaloux ;  
 Le Marchand , un faquin , s'il offroit sa requête .  
 Le pauvre , un importun ; tout ce peuple , une bête.  
 Pour vous plaire il falloit ne jamais rien oser ,  
 Vous prêter de l'argent , ou bien vous amuser.

LE MARQUIS , *avec une naïve colere.*

Avions-nous tort , Docteur , à votre avis ?

LE MEDECIN.

Je trouve

Que vous pensiez fort mal ! le peuple vous le prouve ;  
 Car il vous a battus : s'il n'eût été qu'un sot ,  
 Il eût pris cette fois vos Avocats au mot.  
 Il a plaidé sa cause & l'a fort bien plaidée.

LE MARQUIS.

Comment ?

LE MEDECIN.

Les uns voyant la parole accordée ,  
 Ont écrit nos raisons ; vous n'avez répondu  
 Que par des préjugés , & c'étoit tems perdu.  
 Quelques autres , doués d'une mâle éloquence ,  
 A vos petits crieurs ont imposé silence ;  
 Et les autres enfin , du fer national  
 Ont chassé les tyrans tant à pied qu'à cheval ,  
 Grands & petits Suppôts , bien loin de leurs demeures.  
 Vous savez la Bastille ? ils l'ont prise en deux heures.  
 Sous l'œil du Despotisme alors épouvanté ,  
 Promenant l'étendard de la nécessité ,  
 Précédés de la peur , qui fuyant hors de France ,

Y frapport en passant plus d'une conscience ;  
Ils ont, en quatre tours, par un trait solemnel,  
Sans commettre aucun mal, fait un bien éternel.

LE MARQUIS, *abasourdi.*

Que m'apprenez-vous-là ! quel accident étrange !

LE MÉDECIN.

Il est fâcheux pour vous, je sens qu'il vous dérange ;

LE MARQUIS, *furieux.*

Et vous l'approuvez, vous ?

LE MÉDECIN.

Très-fort.

LE MARQUIS.

Est-il permis !

Quoi ! Jusqu'aux Médecins qui sont nos ennemis !

LE MÉDECIN.

Très-permis, je vous jure. Et notre Roi lui-même.

En témoigne à nos yeux une allégresse extrême.

LE MARQUIS, *outré.*

Mais vous n'y pensez pas, il perd tout son pouvoir.

LE MÉDECIN.

C'est ce que vos amis voudroient lui faire voir :

C'est où je vous attends, & voilà la matière

Sur laquelle il vous faut une pleine lumière.

LE MARQUIS.

Vous êtes fort adroit, mais pas encore assez

Pour me prouver...

LE MÉDECIN.

Je veux, puisque vous me pressez,

Démontrer, qu'en dépit d'une fausse maxime,

Le Roi n'a pas perdu son pouvoir légitime.

LE MARQUIS.

Mais légitime, ou non... je m'entends ; son pouvoir.

LE MÉDECIN.

Et quel est, selon vous, celui qu'il doit avoir ?

LE MÉDECIN.

Plaisante question !

LE MÉDECIN.

Mais encor ?

LE MARQUIS.

C'est de faire

En tout, comme par-tout, tout ce qui peut lui plaire.

LE MÉDECIN.

Faire tout ce qui plaît ! voilà la liberté.

LE MARQUIS.

Justement.

LE MÉDECIN.

Ainsi donc chacun de son côté

En pourra faire autant pour garder l'équilibre.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas.

10 LE CONVALESCENT DE QUALITÉ ;

LE MEDECIN.

Le Roi sera donc le seul libre ?

LE MARQUIS.

Je ne dis pas cela... non... il faut...

LE MEDECIN.

Que faut-il ?

LE MARQUIS, *Cherchant à répondre & ne le pouvant.*  
Oh ! vous m'embarrassez ; vous êtes trop subtil.

LE MEDECIN.

Non. Je suis seulement ce que chacun doit être,  
Raisonné. Je dis qu'il ne nous faut qu'un Maître,  
Egal, invariable, intégré : c'est la Loi.  
Et pour l'exécuter au nom de tous, un Roi.

LE MARQUIS.

D'accord. Mais cette Loi, c'est au Roi, seul, je pense,  
A la faire...

LE MEDECIN.

Non pas. Voilà la différence ;

Car s'il faisoit les Loix qu'il exécuteroit,  
Il pourroit faire alors tout ce qui lui plairoit ;  
Lui seul donc seroit libre & sans aucune entrave,  
Et c'est la nation qui seroit seule esclave ;  
Or ce seroit vraiment trop de disparité.  
Rien n'est plus clair, je crois, que cette vérité.  
Nous faisons donc les Loix, le Roi les exécute ;  
Et s'il faut franchement terminer la dispute,  
Dites ! est-ce pour eux qu'on avoit à nos Rois  
Appris l'art des Tyrans & le mépris des Loix !  
Quel bien leur revenoit du despotisme horrible,  
Qu'exerçoit en leur nom cette ligue terrible  
De Ministres, de Grands très-divisés entr'eux,  
Mais constamment unis en un point désastreux,  
Dans l'infâme projet de dévorer la France ?  
Ceux-ci profitoient seuls d'une injuste puissance,  
Et le crédule Roi, chargé de leurs forfaits,  
Comptoit leurs crimes propres au rang de ses bienfaits.  
Tour à tour élevés au timon des affaires ;  
De ce poste chassés l'un par l'autre en faux-frères,  
Ils n'en gardoient pas moins le tacite serment,  
De maintenir le Prince en son aveuglement,  
Et de faire servir à leurs sordides bassesses,  
Bien souvent ses vertus & toujours ses faiblesses.  
Leur ligue même encor préparoit de plus loin.  
Le moyen d'écartier tout dangereux témoin ;  
Sous les pas de nos Rois, pour mieux creuser l'abîme,  
C'est jusqu'en son berceau qu'ils croyoient la victime.  
L'erreur, les préjugés & l'orgueil triomphant,  
Pas à pas dans le cœur de tout royal enfant,  
Entroient avec calcul ; & par cette sémence,  
Mêlant leur passions avec son innocence,

Ils formoient un esclave à lui-même inconnu ,  
 Pour régner à sa place & tromper sa vertu.  
 Mais pour le jour présent , la Providence auguste ,  
 Nous a voulu garder , malgré vous , un Roi juste ,  
 Un Roi bon. Que ne peut un heureux naturel !  
 N'allez pas m'accuser du talent criminel  
 De flatter lâchement le Monarque qu'on aime ;  
 S'il n'étoit pas aimé , je le dirois de même.  
 Mais un fait bien réel , c'est que dans tout l'état .  
 Il n'est pas un Français jusques au plus ingrat ,  
 Qui ne reste d'accord que sans ce Prince sage ,  
 Le vaisseau de l'état alloit faire naufrage ;  
 Lui seul a résisté ; lui seul aux vils projets ,  
 De verser notre sang & de troubler la paix.  
 Il a fort bien senti les pièges des perfides ;  
 Il a senti nos cœurs de son amour avides ,  
 Il s'en est rapproché , non pas avec effort ,  
 Ainsi que le prétend un parti déjà mort ;  
 Mais de toute son ame , & si quelque prudence  
 A dirigé ses pas en cette circonstance ,  
 C'est que craignant les coups de ses propres tyrans .  
 Il s'est venu jeter au sein de ses enfans.

LE MARQUIS *accablé , tombe dans un fauteuil.*  
 Ah ! Docteur ! ç'en est fait.

LE MEDECIN.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS

Quel abîme !

Que le Roi de son peuple ait l'amour & l'estime ,  
 A la bonne heure. Mais si ce Prince en ce jour  
 Accordé son estime au peuple & son amour ,  
 Les Grands son abattus ; ils sont morts !

LE MEDECIN

C'est dommage.

Eh bien ! . . .

LE MARQUIS , *se levant furieux.*

Et vous croyez conserver l'avantage ?

Vous imaginez-vous que nous sommes battus ,  
 De sorte à ne pouvoir reprendre le dessus ?  
 Ne vous en flattez pas , ascendant éphémère !

LE MEDECIN.

Voilà de vos pareils justement la chimère.

Nous ne vous craignons pas , & tout homme sensé  
 Voit-fort bien à quel point la lumière a percé.

LE MARQUIS , *ricannant de colere.*

La lumière ! . . . ah vraiment , le peuple est un prodige ,  
 Ju'qu'à mon cordonnier , tout est savant , vous dis-je ,  
 Ils vont connoître à fonds . . .

LE MEDECIN.

Mais , Monsieur le Marquis ,

32 LE CONVALESCENT DE QUALITÉ ,  
 Dans l'homme , le savoir ne fut jamais requis  
 Pour défendre les droits , la Liberté de l'homme ;  
 Le grossier Citoyen étoit libre dans Rome.  
 Il suffit aux Français , pour être corrigés ,  
 Non pas d'être savants , mais loin des préjugés.  
 C'est une affaire faite ; & vous savez peut-être  
 Qu'il faut mille ans & plus pour les faire renaître.  
 Dans notre état nouveau tout sera-t-il parfait ;  
 Non , bien certainement , & je sais en effet ,  
 Que de vingt bonnes Loix , dix au moins sont perdues ,  
 Dès lors qu'on les applique à des mœurs corrompues.  
 C'est l'affaire du tems & nos petits neveux ,  
 Si nous tenons le bien profiteront du mieux.  
 Au reste tout est dit , & perdez l'espérance ,  
 De revoir de vos jours le despotisme en France.  
 Il est un argument , dont mes yeux sont charmés ,  
 Ce sont trois millions de Citoyens armés ,  
 Qu'on ne pourra jamais diviser ni corrompre ,  
 Que le globe en entier ne peut battre ni rompre ,  
 Qui veulent conserver leur Liberté , leur bien ,  
 Qui ne mourront jamais & qui ne coûtent rien.  
 LE MARQUIS , hors de lui & trépignant le long de sa chambre.  
 Finitez-vous , Docteur , cette sottise bravade !  
 Vous êtes Médecin & me rendez malade.  
 Dites-moi des raisons qui me fassent plaisir.

LE MÉDECIN.

Il est passé le tems où chacun à loisir ,  
 Déguisoit finement l'effet de chaque cause ,  
 Selon que vous vouliez qu'elle se passât la chose.  
 Vous étiez séparés de tout l'état alors ,  
 Vous êtes , malgré vous , rentrés dans ce grand corps.  
 Vous y voilà ; roulez avec l'espèce humaine ,  
 Prenez-y votre part de plaisir & de peine ,  
 Et ne redoutez , plus , autant qu'il se pourra  
 La vérité , ma foi , car on vous la dira.

S C E N E V I.

LE MARQUIS , LE MÉDECIN , LE LAQUAIS.  
 LE LAQUAIS , *donnant la Lettre au Marquis.*

U N E Lettre , Monsieur , qu'à l'instant on apporte.  
 { *Le Marquis prend la lettre , fait signe au Laquais de  
 se retirer & ouvre la Lettre. Le Laquais sort.*

S C E N E V I I.

LE MARQUIS , LE MÉDECIN.

LE MARQUIS.

C'EST , de mon Procureur , Monsieur de Laretorte  
 ( *Il lit.* )

Monsieur

» Monsieur le Marquis, comme vous n'êtes plus visible  
 » depuis fort long-tems, celle-ci est pour vous apprendre  
 » que le sieur Bertrand votre Créancier, va faire procéder à  
 » la saisie de tous vos biens & meubles, en vertu d'une  
 sentence. Cet homme ne veut rien entendre & la séquestration  
 est inévitable. Je suis, &c.

Mes biens seroient saisis? ... cela ne se peut pas.

LE MEDECIN.

La Justice est debout, les protecteurs à bas.

LE MARQUIS.

Oh! le sot Procureur de ne savoir répondre  
 A des sots Créanciers.

LE MEDECIN, riant.

Il ne faut pas confondre.

Ce qu'on pouvoit jadis, se peut moins aujourd'hui.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE MEDECIN, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, au Marquis avec de grands saluts.

Monsieur m'excusera, si j'ose devant lui  
 Me présenter...

LE MARQUIS, avec dédain.

Eh bien! qu'est-ce?

L'HUISSIER, remettant un exploit.

Je donne

Cet exploit à Monsieur, parlant à sa personne.

LE MARQUIS.

Un exploit! à moi-même.

L'HUISSIER.

De payer en mes mains, & très-exactement.

LE MARQUIS, furieux.

Un Huissier devant moi! dans mon hôtel!...

L'HUISSIER.

Je n'use

Que de ma qualité, je vous demande excuse.

C'est à Monsieur Bertrand, pour qui je suis porteur,  
 Qu'il faut s'en prendre, & non à votre serviteur.

LE MARQUIS, hors de lui.

Attends, madaud! attends, mes gens vont t'éconduire  
 De la bonne façon. ( Il va à la porte. )

LE MEDECIN, retenant le Marquis.

Gardez-vous de lui nuire.

Vous prétendez envain lui faire quelque affront;  
 Et vos gens à coup sûr vous défobéiront.

L'HUISSIER, saluant.

Je sors avec respect. ( Il s'en va. )

LE MARQUIS, se retournant avec amertume vers le Médecin.

E

Voilà de vos merveilles :  
On ne peut aux Huissiers couper les deux oreilles.

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, GAUTIER, *pere.*GAUTIER, *gaiement.*

**J**E reviens de nouveau, chez Monsieur le Marquis.  
Je n'ai point de rancune, & mes droits sont acquis.  
Pour lui prouver la foi qu'on doit à ma parole.

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Monsieur Gautier ! j'ai cru...

GAUTIER.

Mon aspect vous désole,

Je le vois, je le sens & j'en fais la raison.  
Mais deux fois en un jour, si dans votre maison,  
Je prends la liberté de me donner carrière,  
Ma seconde visite excuse la première.

Ecoutez moi de grace, & quand j'aurai tout dit,  
Témoignez de la joie ou montrez du dépit,  
Vous en serez le maître : & comme je ne gêne  
L'accueil, ni le mépris, l'amitié ni la haine,  
Vous voudrez trouver bon selon notre marché  
Que je reste bien-aïse ou m'en aille fâché !

LE MEDECIN.

Monsieur, dit de bon sens.

GAUTIER.

C'est toujours ma coutume ;

Et je vais le prouver ; du moins je le présume.  
Votre fille & mon fils, par un accord heureux,  
Se trouve sans retour l'un de l'autre amoureux...

LE MARQUIS, *avec dépit.*

Docteur, vous l'entendez ?

LE MEDECIN.

Il s'explique à merveille.

GAUTIER, *continuant.*

Je prends le vrai parti que la raison conseille.  
Je veux les marier, vous ne le voulez pas,  
Comment sortirons-nous d'un pareil embarras ?  
Vous êtes de la Cour & moi de la campagne,  
La noblesse vous suit ; l'honneur seul m'accompagne ;  
Mais vous n'êtes pas riche & j'ai beaucoup de bien ;  
Vos dettes sont en nombre & moi je ne dois rien.  
La balance entre nous, est pour le moins égale.  
Mais certaine aventure heureuse, originale,  
S'il restoit entre nous de l'inégalité,  
Peut mettre l'avantage enfin de mon côté.  
Bref, un Monsieur Bertrand tétu de sa nature,

Et votre Créancier , sans vous faire une injure ;  
 Me trouve par hazard , & pestant contre vous ,  
 Me conte par humeur , l'objet de son courroux :  
 Votre nom me réveille , & je vois tout propice  
 Pour vous rendre à la hâte un signalé service ;  
 J'achete sa créance. Il étoit tems , je crois.  
 N'est-il pas plus heureux d'avoir affaire à moi ?  
 Puisque loin de saisir vos biens , votre carosse ,  
 Les deux cent mille francs sont un présent de noces  
 Que je donne à ma Brû. . . quand elle le fera.  
 ( *S'inclinant.* ) Si cela vous convient , Monsieur me le dira.

LE MEDECIN.

Mais c'est un marché d'or.

LE MARQUIS.

Qui moi ? donner ma fille ?...

GAUTIER.

Attendez. Consultez. J'ajoute une apostille.  
 Mon fils est assez riche , & ne veut point de dot.  
 L'amour seul , à l'amour va suffire en un mot.  
 Qui ne demande rien , & veut payer vos dettes ,  
 N'exige pas , je crois , des choses indiscrettes ?  
 Mais si vous refusez de conclure à ce prix.  
 Je ne pourrai douter de ce profond mépris ,  
 Dont il vous conviendrait de payer ma demande :  
 Et comme à mon avis l'insulte seroit grande ,  
 Je vous crois raisonnable assez pour espérer ,  
 Que sans la moindre grace & sans délibérer ,  
 Exempt d'une pitié , pour vous humiliante ,  
 Je vous ferai payer en espee sonnante  
 Les deux cent mille francs que j'ai duement acquis.  
 ( *Il s'incline.* ) J'attends la volonté de Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS , un peu ébranlé.

Mais comme il est pressant , Docteur , que vous en semble ,  
 N'est-il pas singulier ?...

LE MEDECIN.

De marier ensemble

Deux amoureux ? mais non ; la noblesse en ce jour  
 N'est pas ce qu'on vous paye au moins.

LE MARQUIS.

Qui donc ?

LE MEDECIN.

L'amour.

Oui l'amour. La noblesse ! elle n'est plus de mode ,  
 Et de tous les fardeaux , c'est le plus incommode  
 Aujourd'hui. Signez donc , vous gagnez vos dépens ,  
 Un embarras de moins , & d'honnêtes parens.

LE MARQUIS , se laissant aller.

Ils sont tous contre moi.

LE MEDECIN , à Gautier

Monsieur veut bien pour gendre

Accepter votre fils. Courez , allez le prendre.

GAUTIER, *appelant.*

Mon, fils approchez-vous.

## SCÈNE DERNÈRE.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, GAUTIER, fils,  
*en uniforme de Commandant de Bataillon de la Garde  
Nationale Parisienne.*GAUTIER, *père, à son fils.*M O N S I E U R vous fait l'honneur  
De vous donner sa fille.GAUTIER, *fils.*

Il comble mon bonheur.

*( Au Marquis. )*Ah ! par l'objet charmant, qui fait mon espérance,  
Jugez, jugez, Monsieur, de ma reconnoissance.MATHILDE, *à son père.*Que de bonté, mon père ! & qu'il va m'être doux  
De rendre heureux l'amant que je reçois de vous ?LE MARQUIS, *qui a été & est tout étourdi du costume de  
Gautier fils.*Que vois-je ! quoi ! c'est là l'époux qu'on me propose,  
Il est donc Colonel ?GAUTIER, *père.*

Oui, c'est la même chose.

LE MARQUIS, *riant déjà.*

Vous ne m'en défiez rien, il est donc présenté ?

GAUTIER, *fils.*Oui, chaque jour, à l'une & l'autre Majesté ?  
Et mieux vu chaque jour.LE MARQUIS, *content.*

Oh ! c'est une autre affaire ;

Cet hymen en ce cas ne peut plus me déplaire.

GAUTIER, *père, en remettant le contrat de la dette au  
Marquis & l'embrassant.*

Puisque tout est conclu, mon compère à présent ;

Vous voudrez accepter ce modique présent.

MATHILDE, *étant une Cocarde Nationale de son busc & la  
présentant à son père qui l'embrasse.*

Voici le mien ; de grace acceptez ma cocarde.

GAUTIER, *fils, courant embrasser le Marquis & s'inclinant  
après.*

Mon beau-père !... demain vous monterez la Garde.

*Fin du second & dernier Acte.*